

75 livres, car alors encore toutes munitions de guerre étaient prohibées à l'importation à Natal.

Un conducteur n'était pas non plus chose facile à rencontrer. Il s'en présentait bien deux ou trois; mais leurs prétentions étaient si élevées que je dus les remercier tous jusqu'au dernier jour où, contraint par l'impérieuse nécessité, j'acceptai l'homme le plus nuisible qui existât peut-être dans tout Natal.

Mes Cafres eux-mêmes, mes anciens, ceux-là qui avaient assisté à mes chasses d'éléphants, devenus riches par mes libéralités, préféraient les douceurs de la vie tranquille et ne voulaient aucunement entendre parler d'une tournée au pays de Massilicatzi. Suivant eux, j'étais un fou de prétendre aller si loin, surtout en partant à l'époque où allait régner l'hiver dans les contrées élevées. J'avais tort à leurs yeux d'entreprendre une chasse aussi longue, mon but avéré étant d'en exclure les éléphants. Ils m'apprirent aussi qu'ils n'avaient aucune inclination à m'accompagner chez toutes ces peuplades circoncises, d'autant que tout Zoulou, tout Cafre de Natal qui se respecte ne fraie jamais avec ces races ignobles, dont le langage diffère du reste assez pour que les uns et les autres ne puissent pas se comprendre.

Il me fallait pourtant trouver du monde. Six individus étaient le minimum, et à défaut d'hommes faits, je dus me contenter de jeunes gens dont trois avaient à peine quatorze ans. C'était un bien faible équipage : nous étions

neuf, tous compris. La marche en occupait toujours quatre; mais que faire devant l'impossibilité? J'avais bien des regrets de devoir commencer ainsi; déjà j'augurais mal de la fin du voyage, et si j'eusse pu prévoir tout ce qui m'attendait plus loin, j'eusse, je crois, fait le sacrifice de ma curiosité pour tourner les talons à de bien intéressantes contrées.

Ce fut le 22 mai 1843 que je quittai Port-Natal, faisant route sur Pieters-Mauritz-Burg, où je devais en quelques jours compléter mes préparatifs de voyage. Deux journées m'amènèrent avec mon matériel dans cette capitale naissante, où je réussis à peine à trouver un charron, qui fit diverses réparations indispensables à l'un de mes chariots. J'y passai une semaine chez M. le docteur Portmann, à l'obligeance duquel je dus mille soins officieux, et je pus enfin quitter ce lieu muni seulement d'une partie du nécessaire. Tout d'abord, en dépit de mon intention de faire route lestement, je me vis contraint à débiter par des demi-*skoften*<sup>1</sup>. Mes bœufs étaient dans une condition ordinaire; mais le *klauw sickt*, maladie du sabot, les mettait presque tous hors d'état de cheminer, et malgré cela l'usage en pareille circonstance est de ne point les laisser en repos complet. C'était chose pénible que de voir ces pauvres bêtes marcher lentement et douloureusement sur leurs sabots déchaussés par derrière, lesquels ne faisaient pas mal l'effet de pantoufles. Leurs pieds leur saignaient d'abord,

<sup>1</sup> Journées des wagons : ce mot a été expliqué.

et ensuite un foyer purulent s'établissait entre la corne et la chair, répandant au loin une odeur infecte : aussi, partout où nous rencontrions de l'eau, nous la leur faisions traverser à diverses reprises. Cette maladie était générale alors. Quelques paysans, plus observateurs que d'autres, l'attribuaient surtout à l'hiver, qui se faisait sentir d'une manière assez piquante, et duquel résultait un temps excessivement sec qui avait enlevé aux herbes mûres et sèches le peu de principes alimentaires qui leur restait.

La lenteur forcée de notre marche fut cause que nous mîmes quatorze jours à nous rendre de Pieters-Mauritz-Burg au pied de la chaîne de *Draakensberg*. Nous avons traversé d'abord Om-Guinée en haut et tout proche d'une belle cascade de 480 pieds de hauteur, où la rivière se précipita à pic dans un gouffre admirablement effrayant; puis *Mooi-Rivier* dans ses plis caressants et si doux; *Boschjesmans-Rivier*, la fougueuse, la rude, sur son dur lit de pierre, là où les passages sont difficiles en raison des pentes qui y conduisent, toutes chargées de quartiers de roches, obstacles abîmant bœufs, chariots et conducteurs; *Klein-Touguela* dans la plaine où, bien que jeune, ce fleuve s'est creusé un lit profond; et plus loin Touguela lui-même qui descend des montagnes, frais comme un enfant des pays froids, fier comme un fils qui, pour connaître sa noblesse, a deviné les hautes destinées qui l'attendent.

Voici maintenant bien autre chose; ce n'est plus une

simple rivière à traverser où la dose d'adresse et de patience ne doit être que fort ordinaire, c'est infiniment plus : c'est *Draakensberg* que nous avons en vue depuis huit jours, chaîne de montagnes hautes et bleues à l'horizon. Nous y sommes : il faut monter. Mais ces montagnes sont si élevées, nos chariots si pesants, nos bœufs si faibles ! Allons, conducteur, fouettez, mais à propos seulement, et surtout que les chaînes soient libres, afin d'enrayer à rebours. Que des cales soient prêtes pour les roues de derrière ; car vraiment il existe là des pentes si raides et si longues avant d'atteindre un reposoir, que le chariot peut bien, s'il n'est maintenu, entraîner l'attelage entier. Et du monde aux roues, afin d'aider lorsqu'il y a balance de forces. Commençons par un chariot. L'attelage de celui qui attend doit lui venir en aide si le sien propre est insuffisant. Avec vingt-quatre bœufs devant, il ne paraît pas probable qu'un wagon reste engagé.

L'immense fouet, emmanché de 48 pieds, portant à 45, retentit bruyamment, et pour les pauvres bœufs commence la terrible corvée. Bon Dieu ! qu'il est triste d'être forcément témoin de toutes ces peines et de songer que fréquemment elles ne doivent rien produire ! Faire 10 pas, s'arrêter, reprendre 10 autres pas pour s'arrêter encore, et devoir gravir ainsi 2,000 pieds d'élévation et au delà !

L'ascension d'un chariot sur *Draakensberg* équivaut à une fatigante journée de marche : aussi avec quel plaisir n'arrive-t-on pas au sommet ! Conducteur et bœufs sont

pleins de joie lorsqu'ils peuvent y respirer librement, et pour celui qui tient compte du danger, quel bonheur d'avoir longé sans accidents durant plus de 200 pas un précipice affreux de 800 pieds par un chemin étroitement taillé dans la montagne et dépourvu du moindre rebord. Assurément il faut qu'un Dieu veille spécialement sur les boers en voyage; car jamais je n'ai connu d'hommes plus insoucians du danger dans les passages scabreux, et les accidents sont rares.

Voient-ils des traces de roues, ces hommes disent : « D'autres y ont bien passé; nous y passerons, à moins que la terre ne nous manque. » Et quand ils sont sortis d'un mauvais pas, on croirait peut-être que leur premier soin sera d'y remédier en détruisant l'obstacle ou en comblant le borbier si c'en est un; mais point. Un boer se reprocherait toute sa vie d'avoir fait quoi que ce soit d'utile à tous. Il connaît le danger : il l'évitera par un détour. Tant pis pour ceux qui s'y laisseront tomber faute de le connaître! Chacun pour pour soi, et Dieu pour tous.

Toujours est-il que Draakensberg est gravi ou descendu journellement. Il voit sur son sein granitique se briser timons, roues, essieux, jurer les conducteurs et patienter les bœufs, sans que de graves accidents y aient encore pris place, malgré les abîmes dont rien ne défend le bord, malgré les pierres détachées, lesquelles peuvent faire dévier le véhicule, et malgré la difficulté d'y bien diriger de longs attelages. C'est là surtout qu'un Européen ne peut se

refuser à payer son tribut d'admiration aux boers, comme étant les plus hardis charretiers du monde, et aux bœufs de l'Afrique australe comme aux plus intelligents, aux plus dociles et aux plus patients de leur race. Mais, quoique la montée soit ardue, pénible à l'excès, elle est encore assez sûre. La descente est bien différente. Les chariots, tombant de pierre en pierre, à peu près comme descendent les ruisseaux de cascade en cascade, menacent sans cesse d'écraser les timoniers et même les autres bœufs, que l'on force à se grouper, afin d'empêcher par leur masse réunie que ces mêmes chariots enrayés ne se précipitent trop vite. Elle présente une infinité de dangers, toujours surmontés avec un sang-froid qui étonne, et là certainement le plus habile conducteur de Paris ou de Londres hésiterait à chaque pas et ne saurait comment se tirer d'affaire.

Maintenant que nous sommes tous, gens et bœufs, arrivés sains et saufs au sommet de ces monts, chacun s'attend à redescendre bientôt dans les mêmes proportions. Il n'en est pourtant rien. Nous avons gravi longtemps, il est vrai. Le point le plus élevé de Draakensberg a peut-être même de 5 à 7,000 pieds de hauteur au-dessus des eaux de l'océan Indien ; mais Draakensberg, pour avoir du pays de Natal l'aspect d'une grande et haute chaîne de montagnes, n'en est pas moins un immense plateau sur lequel j'ai cheminé plus de 60 lieues à travers de grandes plaines variées de montagnes détachées, aplaties par le sommet.

C'est exactement une autre contrée offrant un climat assez rude durant l'hiver et présentant conséquemment d'autres productions. La mer aura peut-être bien en d'autres temps battu contre sa partie orientale qu'appuient de sèches arêtes, légèrement inclinées et voisines de la perpendiculaire. Aujourd'hui Draakensberg passe pour être la colonne vertébrale de l'Afrique australe, et c'est des sommités de sa chaîne que partent en différents sens les principales rivières destinées à arroser ces vastes contrées. Ainsi, vers l'est, se déchargeant dans la mer des Indes, sont : Om-Pongola, Om-Philos-om-Schlopu et Om-Philos-mouniama, Om-Schlatousse, Touguela, Om-Vooty, Om-Guinée, Om-Zimvobo, Om-Zimkoulou. Vers l'ouest, deux grandes rivières, Vaal-Rivier et Groote-Rivier, qui reçoivent toutes les petites, se réunissent après un parcours assez long, et portent leurs eaux dans l'océan Atlantique sous le nom de Groote-Rivier, la grande rivière; c'est la rivière *Orange*, que Levaillant traversa vers son embouchure, laquelle aujourd'hui n'est plus connue des boers sous son nom d'alors, imposé par le colonel Gordon.

C'est le plus grand fleuve de l'Afrique australe; mais, chose étonnante, *Groote-Rivier* a généralement dans la même saison plus de largeur et de profondeur, conséquemment plus d'eau, dans le premier tiers de son parcours qu'elle n'en conserve non loin de son embouchure, où elle devrait en avoir davantage. Cela vient évidemment de la rareté et de l'impuissance de ses affluents

après le premier tiers de son cours, comme encore de la sécheresse des contrées qu'elle traverse, où l'évaporation doit avoir une action des plus puissantes.

Deux jours après avoir escaladé Draakensberg, je mis derrière moi *Eland's-Rivier*, près de laquelle je fis rencontre d'un excellent colon du nom de Jacob Declerc. Non-seulement je fus dignement accueilli par lui, mais encore je dus à ce brave homme la possession du plus curieux des animaux de ce pays : je veux dire le pangolin à large queue, *Manes Temminckii*.

Ce bipède, des plus singuliers, était vivant, et, pour l'empêcher de fuir, on l'avait solidement attaché par la queue à un triangle de bois qu'il déplaçait constamment avec lui, mais par l'embaras duquel il ne pouvait ni pénétrer sous terre ni s'éloigner beaucoup, de telle manière cependant qu'il pouvait de ses griffes, qui lui servent de mains, démolir les élévations hémisphériques, habitations des fourmis, et se repaître à l'aise. Sa force de traction était très-grande et surpassait celle qu'on lui eût supposée. Dès qu'il m'eut été offert, mon premier soin fut de le détacher et de le conduire en laisse vers son garde-manger favori.

La route se faisait toujours sur deux pieds; mon pangolin au corps courbé, balancé par sa queue, croisait ses petits bras sur sa poitrine, et dans cet état paraissait être un vieillard accablé d'années que le froid fait trembler. Ses pas étaient les mêmes; souvent il lui arrivait de s'arrêter et comme d'écouter; alors cessait le bruit de ses



écaillés. Ces pauses assez fréquentes n'étaient que d'un instant, et l'animal reprenait sa marche avec la même lenteur égale.

Alors qu'il arrivait à une habitation de fourmis, ses membres de devant travaillaient activement. Une minute à peine était nécessaire, et la moitié du petit monticule, quelque dur qu'il pût être, était démolie. Le pangolin collait son museau pointu à l'orifice d'une galerie, y plongeait sa langue, longue de 40 à 50 centimètres, qu'il retirait presque aussitôt, pour la réintroduire encore, soit dans la même galerie, soit dans une autre; tout d'un coup il paraissait s'impatienter, et avec une furieuse ardeur il détruisait le reste du monticule, dont il sondait ensuite les trous qu'il supposait recéler sa nourriture.

Le second jour, je le conduisis comme la veille; il ne voulut pas manger, et ayant fait un trou dans l'un de ces nids, il s'y roula en boule comme les hérissons, paraissant préférer cette fois le sommeil à un repas. Cet animal avait les yeux sans cesse larmoyants, peut-être bien parce qu'il était presque toujours en plein soleil, d'autant que je suppose que le pangolin doit chercher sa nourriture plutôt la nuit que le jour, absolument comme l'oryctérope, qui est son plus proche voisin, quant aux habitudes.

Je ne sache pas que cet animal ait d'autre ennemi que l'homme, et encore l'homme dans ces parages ne le recherche ni pour sa chair, dont il n'use pas, ni pour ses

écailles, dont on pourrait, mais dont on ne sait pas tirer parti sur les lieux. Bien loin d'être capable de nuire, cet édenté ne rend que des services, et pour se défendre, il n'a que sa cuirasse d'écailles superposées, à l'abri de laquelle il reste roulé immobile. Il faudrait, quand il est ainsi, la force de plusieurs chevaux pour l'ouvrir. A dire vrai, il n'offre guère de prise, et par le tranchant de ses écailles les mains d'un homme ne tardent pas à être ensanglantées.

Comme il ne saurait s'échapper par la fuite, à moins qu'un trou profond ne fût à proximité de l'endroit où on l'aurait découvert, chaque pangolin que l'on découvre est un animal pris. Mais, bien qu'il ne soit pas excessivement rare, comme il se terre le jour et qu'il ne sort qu'à la nuit close, on ne doit qu'à des circonstances exceptionnelles d'en rencontrer quelqu'un. Celui que me donna Jacob Declerc faisait l'admiration de presque tous les visiteurs, dont la plupart voyaient pour la première fois cette singulière création. Il avait 4 mètre de longueur, sa queue étant pour moitié dans cette mesure. Un coup de fusil chargé de plomb à loup ne saurait à 20 pas traverser ses écailles. Une balle, si elle n'est adressée de manière à former un angle droit avec la surface, doit nécessairement ricocher. C'est de tous les animaux qui existent le plus solidement revêtu. L'excessive longueur du sternum le distingue également d'entre tous.

Le mien, que j'avais habitué à dormir attaché à mes cô-

tés, paraissait soumis comme lesont les tortues, c'est-à-dire qu'avec des instincts peu développés, cet animal, si intéressant, me donnait à penser qu'il déserterait à la première occasion. Aussi, quand je l'eus suffisamment étudié, dus-je bien à contre-cœur le percer de vingt coups de scalpel à l'effet de le préparer immédiatement. Sa dépouille et son squelette complet appartiennent aujourd'hui au Musée royal de Bruxelles, où les savants pourront à loisir étudier cet étrange animal, et tomber d'accord avec la qualification de bipède que je me suis permis de lui donner.

C'est exactement un mammifère bipède crustacé, un de ces animaux utiles que l'homme a grand intérêt à ménager à l'état libre. J'ai bien ouï dire que les nègres de Mozambique, où il en existe également, se repaissaient de sa chair, qui est bonne quoiqu'ayant une forte odeur d'acide formique et une grande similitude avec celle de l'oryctérope, que mangent les Boschjesmans et certains Hottentots; mais je ne pense pas que le *Manes Temminckii* vaille la recherche que l'on en ferait dans ce but. Les Cafres de Quathlambène ne veulent pas y toucher; c'est même pour cette cause que je me refusai à en goûter, bien que sa chair ne laissât dans la préparation aucune émanation désagréable, et que l'animal fût alors en excellente condition de graisse.

L'hiver se faisait déjà sentir, accompagné d'un vent piquant que nous trouvâmes bien sévère, mes gens et moi, habitués comme nous l'étions à un climat toujours chaud.

Chaque matin nous offrait les réservoirs d'eau revêtus de deux doigts de glace, les herbes mortes couvertes de givre, et mes pauvres bœufs que la faim pressait hésitaient pourtant à saisir ces foins glacés et si peu nutritifs. Tout allait tristement; mes jeunes Cafres avaient leurs pieds, constamment nus, largement fissurés par le froid, et quoiqu'ils passassent la nuit sous mes wagons, enveloppés dans d'excellentes couvertures de laine, ce mode ne valait pas pour eux celui d'une cabane, où, presque nus, ils se contentent de la chaleur du feu qui brûle à leurs pieds.

C'est ici le cas d'indiquer en passant le mode que suivent les Sud-Africains pour se procurer du feu.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, avec le premier morceau de bois venu que les aborigènes sud-africains font du feu; il faut au contraire que les deux pièces nécessaires à produire le feu par frottement réunissent les conditions indispensables de nature et de dessiccation, et sans cette précaution, lorsqu'ils sont surpris par le mauvais temps hors et loin de chez eux, ces peuples sont réduits à l'impossibilité de se procurer cet élément si utile, ce véritable ami de l'homme, son protecteur contre les bêtes.

Fréquemment on rencontre dans les forêts des arbres abattus par la foudre ou par l'action du temps, et dont le bois a subi des modifications peu ordinaires dans nos climats tempérés. Ainsi, sans être vermoulu, ce bois a presque totalement changé de nature; il n'existe plus chez lui de liaison entre les fibres, et en raison de son peu de den-

sité, il se laisse traverser par une épingle aussi aisément que le liège. Une espèce de mimosa sans épines, nommée par les boers *plaat-kroon-boom* (arbre à couronne plate) réunit principalement ces conditions lorsqu'elle est renversée depuis plusieurs années, et c'est d'elle que les Cafres de Port-Natal se servent ordinairement. La partie qui doit servir de point fixe est donc prise dans ce bois, que l'on a soin de dessécher complètement en le laissant exposé à la chaleur du foyer de la cabane. Ses proportions sont indifférentes; il suffit de deux surfaces planes. La baguette destinée à faire l'office de bâton roulant est prise dans une vergette de bois dur parfaitement desséchée; elle est cylindrique, droite et bien unie; sa longueur est de 45 centimètres, son diamètre de 6 millimètres. Assis sur les talons, ou bien agenouillé, l'homme qui veut avoir du feu a posé sur la terre sa planchette d'appui; il a implanté sa baguette dans un petit trou destiné à empêcher la rotation de dévier du même point. Vous le voyez ensuite rouler entre ses deux mains plates la baguette, qui tourne avec une rapidité presque égale à celle qu'elle obtiendrait d'un arc dont la corde agirait sur elle. En moins d'une minute de cet exercice, la sueur tombe à grosses gouttes de son front; il lui faut un successeur, sinon la peau des mains se lève en cloches et peut-être ne réussirait-il pas; mais quand plusieurs hommes sont réunis, chacun y mettant du sien, la besogne est facile et le succès assuré. Le feu communiqué au bois tendre est aussitôt recueilli dans

des herbes sèches que l'on agite au vent, et il ne tarde pas à se multiplier à la satisfaction de tous.

D'après les difficultés de cette méthode, on peut se faire une idée de l'étonnement qu'éprouvèrent bien des Cafres en voyant la facilité et la rapidité de mes moyens ; l'inflammation de la poudre sous le silex, les capsules fulminantes, les allumettes chimiques les ravissaient surtout ; mais le verre ardent n'était plus un moyen humain. Suivant eux, c'était du sortilège ; jamais ils n'y purent rien comprendre, et comme on peut bien le penser, je ne perdis pas mon temps à le leur expliquer.

Les boers, quand ils manquent de briquets, se servent de leurs fusils à pierre, qui leur procurent du feu sans qu'il soit nécessaire de les décharger. Ils introduisent une épine qui ferme hermétiquement la lumière, et ils placent près du bassinet un morceau d'étoffe de coton imprégnée de poudre écrasée, lequel est destiné à recueillir le feu lors de l'inflammation de la poudre d'amorce. Je les ai vus également obtenir du feu d'une autre manière. On mêlait un peu de poudre écrasée à un lambeau de cotonnade, que l'on remplissait de très-peu de poudre à l'état ordinaire, et que l'on étranglait ensuite comme si l'on eût lié la gorge d'un sac. Lorsque ce petit sachet était déposé sur une pierre, on s'armait d'une autre pierre aux côtés anguleux, dont on frappait de manière à atteindre un point très-rapproché de celui qu'il occupait. On sait qu'une étincelle jaillit du choc de deux pierres ; c'est sur

cette connaissance que se basait cette méthode des boers.

Continuant notre marche, nous traversâmes *Kasteel-Poort*, les portes du château-fort, passage naturel entre deux remparts de pierre dont la disposition et la forme rappellent l'entrée de la citadelle du Cap. Là, les conducteurs font résonner à plaisir leurs longs fouets, afin de jouir de la répercussion du son, ou bien encore ils s'amusaient à tirer des coups de fusil, dont le bruit frappe à plusieurs reprises les roches nues et perpendiculaires d'alentour.

Deux jours ensuite nous donnâmes dans de vastes plaines, lesquelles s'étendent uniformément jusqu'à Vaal-Rivier. Notre œil y rencontrait pour la première fois des animaux faisant diversion à la monotonie d'un tel voyage. C'étaient des couaggas, *Equus Burchellii*, par troupes de 3 à 400 et des gnous décrivant des cercles à tout galop, mais quelque peu moins nombreux.

Jusqu'à là, depuis mon départ de Natal je n'avais encore tué que des canards : aussi n'avais-je dans mon chariot qu'un seul fusil long chargé à balle ; tout proche était mon fusil double, chargé de plomb n° 5. Nous étions dételés pour la nuit près d'un petit ruisseau où notre feu de bouze d'animaux sauvages avait à peine suffi à cuire le souper ; il était onze heures, tout le monde dormait. Soudain nos bœufs se lèvent à la fois, et aussitôt nous sommes sur pied. Qu'est-ce donc ? Les bêtes ont senti quelque chose, elles le savent et nous pas encore. « Henning, eh bien, est-ce un lion ? — Ce ne peut être que cela. — Voyez-vous quel-

que chose? — Dam, il fait noir comme dans la boutique du diable; avec cela du brouillard. Il pleut. » J'avais en main mon fusil long, et de la caisse du devant du chariot où j'étais assis je cherchais à voir.

« Maître, me crie Henning, le voilà, le lion, là, devant vous, à 40 pas; le bœuf zoulou, qu'en raison de sa maigreur nous n'avons pas attaché, lui croise les cornes. Mais voyez, le lion l'aura, il l'aura. Peste, mon fusil est dans votre wagon; tirez donc, tirez! — Oui, mais je ne puis rien voir d'ici et je n'ai qu'un coup. — Alors, passez-moi votre fusil! »

Mais la chose n'était guère faisable; il fallait passer sur le front de la scène de l'un à l'autre chariot, et mes Cafres à la première nouvelle avaient grimpé dans les voitures, d'où il eût été impossible de les faire descendre aussi longtemps que le lion était là; après tout, le lion pouvait se découvrir. Mon bœuf, bien que chétif, lui faisait toujours tête, et le pauvre animal semblait avoir pris le rôle d'agresseur. Henning, qui s'impatientait et qui avait raison de craindre pour le sort de notre courageux compagnon, me crie encore: « Tirez donc! » Et mon coup part; la balle frappe la terre, ricoche et siffle au loin. « Hénning, empoignez donc votre fouet; chassons-le par le bruit. » En même temps je détachais mon fusil double.

Les lions, car ils étaient deux, se tinrent pour battus quand l'air retentit du claquement terrifiant qui se faisait à leur barbe, et aussitôt je vis l'un s'élever sur un mon-



ticule afin d'effectuer son départ. Du point où j'étais il y avait 40 pas. Pan! Le lion, salé de mon coup droit, grogne et part honteux. Hourra ! il est parti, le voleur. Je n'avais pas fini que le second, que je ne soupçonnais pas encore, marchant sur les traces du premier, se découvre à la même hauteur et reçoit mon second coup ; tout comme l'autre il grogne et s'en va.

Vrai, d'honneur, si j'avais prévu cette circonstance, il m'était facile de faire un doublé de lions ; et, en pareil cas, il n'y a aucun danger pour le tireur, car autant il y a de péril à attaquer un lion qui, pour vous avoir vu de loin, s'est couché et vous attend, autant il y en a peu, lorsqu'il est ou surpris à l'improviste ou trompé dans ses calculs ; surpris, il n'obéit qu'à la peur, et quand il est tout attention pour ravir un bœuf attaché par les cornes aux roues d'un chariot, dès qu'un coup de fusil l'atteint, il grogne de dépit, sans trouver en soi-même assez de courage pour sauter sur l'homme. J'ai bien vu la nuit encore un petit chien bien hardi relancer une lionne à 40 pas du point où elle était sautée sur un de mes bœufs.

Au fur et à mesure que nous avançons dans ces solitudes, les animaux de plaine devenaient plus nombreux et l'herbe plus rare. Nous avons obtenu quelques gnous et des couaggas dont nous ne rebutâmes pas la chair ; déjà les spring booken se faisaient voir d'abord en petites troupes très-farouches, ensuite en bandes de plusieurs centaines, voire même de plusieurs mille d'un accès plus

facile, et nous pouvions espérer vivre du produit de nos chasses sans pour cela retarder la marche, d'autant plus que le gnou bleu, *Catoblepas-gorgon*, et l'antilope *albifrons*, se montraient aussi de temps à autre.

Deux jours après la visite nocturne des lions, je rencontrai, tout en chassant, des ruines amoncelées sur un assez large espace. C'était certainement un mouzi royal de quelque chef de tribu makatisse, détruit comme tant d'autres par Djacka. Les murs d'enceinte extérieurs et intérieurs, contrairement à ceux des Amazoulous, étaient faits en pierres simplement superposées, sans liaison. L'absence totale de bois dans ces parages explique pourquoi ces Cafres avaient construit un ouvrage plus solide que ce qu'ils ont coutume de faire. 6 ou 700,000 personnes avaient pu résider dans cette manière de ville cafre. Aujourd'hui ces murs servent d'abri à des hyènes, et pour moi j'y détruisis une compagnie de perdrix.

Nous continuâmes à cheminer à petites journées vers *Vaal-Rivier*. Les pâturages devenaient de plus en plus rares; et bientôt, quand nous nous trouvâmes au milieu des hordes immenses de gnous et de couaggas, plus une pointe d'herbe n'apparut dans la plaine. Tout ce qui n'avait pas été tondu par les lèvres avait été foulé aux pieds. De quoi se nourrissaient tous ces animaux qui se jouaient sans cesse et folâtraient au milieu de ces déserts? Je l'ignore, et ceci reste encore pour moi un problème insoluble. Toujours est-il que, durant cinq journées entières, mes bœufs n'eu-

rent absolument rien, et j'étais à la veille, je erois, de les voir succomber tous d'inanition quand j'arrivai à *Gevecht-Kop*, la tête du combat. L'eau, il est vrai, ne nous avait pas fait défaut, et si les courants n'y sont pas fort nombreux, les réservoirs s'y rencontrent à peu près partout.

Là, du moins, *Gevecht-Kop*, ainsi nommé d'une brillante affaire soutenue par 36 fermiers retranchés contre 40,000 Cafres de *Massilicatzi*, nous offrit ses mimosas qui protégeaient quelques herbes desséchées desquelles mes bœufs épuisés parurent se satisfaire. Non loin, nous avions des marais remplis de canards de diverses espèces, et tout autour de nous, le matin à notre lever, nous pouvions estimer à 40 ou 50,000 le nombre de gnous, de gazelles sautantes et de couaggas répandus sur tous les points de l'horizon que nous pouvions sans peine distinguer à l'œil nu.

Le soir de notre arrivée, j'avais démonté d'une jambe un gnou à 300 pas du chariot, et j'avais remis le dépeçement de l'animal au lendemain. Vers dix heures, nous entendîmes comme un combat dans cette direction, comme des sanglots, puis un râle de mort, ensuite comme des rires diaboliques. Je me doutais à peu près du tour qui m'était joué : aussi y allai-je avec *Henning* avant l'aurore. Sept hyènes détaèrent devant nous ; elles avaient en elles notre gnou tout entier, à l'exception d'une partie de la tête et des cornes. A cette occasion, nous les saluâmes de trois coups de fusil. L'une tomba raide morte, et deux s'en furent clo-

pin-clopant. C'était une digne vengeance de la perte de notre déjeuner.

Grand nombre de crânes cafres roulaient à terre, blanchis par le soleil, tout autour du point qui avait servi de campement aux paysans. J'en choisis huit d'entre les vingt plus beaux, et, comptant bien les prendre au retour, je les déposai dans une fissure d'où les eaux ne pouvaient les emporter. Malheureusement, lorsque je repassai, j'étais trop préoccupé de mes désastres pour songer à me charger encore de ce bagage-là. Ces têtes y sont probablement encore comme au jour où je les y plaçai.

De Gevecht-Kop, nous poursuivîmes notre marche, après avoir eu le soin de nous munir d'une ample provision de bois de chauffage, parce que, jusqu'à Vaal-Rivier, nous savions ne pas devoir rencontrer un seul buisson, et déjà l'expérience m'avait appris combien est pénible la privation d'aliment au feu, comme je l'ai déjà dit plus haut.

Les animaux sauvages apparaissaient, s'il est possible, plus nombreux encore ; par conséquent, même rareté de pâturages qu'auparavant. Nos attelages allaient avoir de la peine à traîner leurs propres corps, et forcer la marche dans un état aussi pitoyable n'était pas chose possible. Le jour, mes réflexions ne cessaient d'être attachées à leur triste condition ; la nuit seule m'enlevait mes inquiétudes par le sommeil qu'elle procure. Mais ce sommeil était quelquefois troublé, surtout par les lions, qui ne dédaignaient pas mes bœufs amaigris.

Nous étions encore à trois journées de Vaal-Rivier, dételés en plaine rase et dormant d'un repos mérité, quand animaux et gens surgirent instantanément au beuglement d'un bœuf précisément attaché à la roue de gauche de ma voiture. En même temps, un chien de taille moyenne aboie tout proche, et relance à 10 pas une grande et forte lionne.

Henning, alors couché sous mon wagon, se lève, et, pour secourir le bœuf convoité et blessé, il dégage de sa couverture un énorme fusil à éléphant chargé de 20 chevrotines de 70 à la livre. Son coup est lâché. La lionne, atteinte vers l'aine, part en grognant plus par l'effet de la douleur que de la colère.

Nous passâmes ensuite une demi-heure en réflexions sur le coup, puis nous nous rendormîmes, et quand il se fit jour, nous cherchions des yeux la lionne, qui ne pouvait être loin, morte ou vive. Rien ne paraissait; mais comme nous parlâmes haut en nous disposant à la chercher, nous la vîmes se lever à 100 pas, fière encore et comme nous défiant.

Faute de balles de calibre pour un fusil double, j'avais chargé cette arme de balles plus fortes, frappées en manière de lingots : aussi ne devais-je en attendre aucune justesse. Un fusil long, bien chargé, était porté par un de mes Cafres, lequel tremblait de tous ses membres. Un autre fusil à éléphant, contenant 14 grosses chevrotines, était encore à ma disposition. Henning et Isaac Niewkerk

avaient leurs armes ; mais à dire vrai il n'y avait pour nous rien de sérieux dans ce que nous allions faire. Ce n'était pas une lionne que nous nous disposions à tuer : c'était une simple cible destinée à essayer nos armes.

La lionne était bien droite, faisant face à nous, qui étions distants de 80 pas. J'abaissai le fusil à éléphant, qui lui logea sous la peau la moitié de la charge, ce qui la fit rugir de l'air le plus menaçant ; puis elle se coucha, relevant les lèvres et grognant, les yeux constamment fixés sur nous.

A la première balle de mon fusil double, qui tomba un pied trop court, la lionne envoya sur le même point un furieux coup de patte, croyant peut-être saisir une partie de moi-même, mouvement qu'elle réitéra lorsque je lui envoyai la seconde sans plus de succès. Isaac Niewkerk lui en fit siffler une autre aux oreilles, et la lionne paraissait exaspérée de n'avoir affaire qu'à des objets invisibles ; elle allait se lever, elle présentait presque le travers, quand je l'atteignis sur l'omoplate d'une balle qui la traversa de part en part : c'était un coup de mort. La lionne sentit qu'il n'y avait plus pour elle de salut possible, et de rage elle se croquait les doigts. Quand Henning, qui se préparait à la tirer avec son fusil à pierre et à double détente, me permit l'usage de son arme, alors elle tomba sans plus donner signe de vie. Elle fut aussitôt écorchée et son cadavre abandonné aux vautours, personne de nous n'ayant eu sur lui-même assez de force pour se résoudre à en

gôter la chair, tant l'odeur en est forte et rebutante. C'était une très-vieille bête aux dents usées, arrondies, de laquelle mon bœuf avait simplement reçu un coup de griffe nullement dangereux.

A peine avions-nous terminé notre besogne que nous vîmes se promener en maîtres au milieu des hardes de gnous partout répandues, trois lions mâles à l'allure grave et imposante. Le plus proche était à 250 pas des wagons ; il ne faisait pas mal l'effet d'un chef cafre comptant ses troupeaux, et, sans témoigner plus de crainte, les gnous agiles se tenaient, les uns à 60, les autres à 40 pas du maître de ces lieux, d'autres caracolaient autour de lui ; et j'avoue que cette sorte de confiance était prise par moi pour de la témérité, bien que je susse que le lion ne sait que bondir, incapable qu'il est de lutter avec les lestes bifourchus. Nous les observâmes ainsi plus d'une heure, et durant ce laps de temps ces rois des animaux ne compromirent jamais leur dignité.

Deux jours ensuite, nous étions à l'habitation de la famille de Lynequey, et, de concert avec ces paysans qui allaient à la chasse, nous traversâmes le même soir Vaal-Rivier, sur le bord septentrional de laquelle nous nous installâmes pour quatre jours sous des mimosas, afin de laisser à nos bœufs un peu de repos, et qu'ils pussent tout à l'aise brouter les rares pointes d'herbe qui devaient exister là plutôt qu'ailleurs. Malheureusement, quoique moins rares, les touffes d'herbe n'offraient rien de vert ; tout était

mort et sec, et à cette pénurie venait se joindre l'intensité du froid, peu propre à profiter à mes attelages, sortis de contrées chaudes.

J'utilisai ce repos en acquérant divers individus de l'espèce *Gazella euchore*; je ne manquai pas non plus de visiter un mouzi de Cafres makatisses, nos voisins. Quelle différence d'avec les Amazoulous! Quelle misère chez ces peuples, témoignée chez eux par la saleté la plus repoussante, entretenue, je crois, pour déguiser leur laideur particulière et l'incorrection de leurs formes! Il n'y avait pas là une belle tête à remarquer, pas un homme bien pris que l'on pût admirer, pas un visage ouvert dans lequel on pût lire d'excellentes intentions; rien d'agréable, rien de bon; et les femmes, cette belle moitié du genre humain, y étaient hideuses. Laid au physique, ces Cafres étaient aussi tels au moral: défiants, menteurs, fourbes, poltrons et lâches; leur voisinage était une mauvaise fortune.

Mais ils ont été si malheureux, ces hommes; ils ont éprouvé tant de revers si difficiles à réparer dans ces contrées désertes sur de si larges espaces, où l'homme qui n'a rien ne peut se créer à lui-même une vache, cette providence des Cafres! Tour à tour massacrés par Djacka, abîmés par Dingaan, dispersés et ruinés par Massilikatzi, les Makatisses sont aujourd'hui répandus sur une surface de près de 200 lieues, du nord au sud. Ce sont les juifs de la race cafre; et à voir la pitoyable condi-



tion de ces hommes, tant au physique qu'au moral, leur peu de tendance vers le bien, on ne peut s'empêcher de faire cette triste réflexion : que les malheurs rendent les hommes méchants. De là encore on peut arriver à conclure que les hommes seraient tous frères s'ils n'avaient à satisfaire d'impérieux besoins.

Le premier qui vint à moi était un homme de haute stature, mais gauche et sans souplesse ; sa figure inexpressive, partout marquée de la petite vérole, jouissait encore d'un autre agrément. Affublé d'un manteau en peau de *Canis melanotis*<sup>1</sup>, il était accroupi devant moi ; il avait fait toilette ce jour-là, je veux dire qu'il s'était fait placer sur le sommet de la tête plus d'une livre de graisse fondante de mouton mêlée de *sibilo* (antimoine). La chaleur du corps suffisait à la faire couler en noirs ruisseaux sur son visage aussi bien que sur tout son corps. Le Makatisse se gardait fort de l'essuyer ailleurs que près des yeux. Il conservait ainsi une stupide gravité sans mot dire, quoiqu'il y eût apparence qu'il se fût présenté dans ce but.

Je le questionnai en langue zoulouse, qu'il n'entendait pas plus que je ne comprenais celle qu'il parlait, le *sis-soutou* ou langue des Bazoutous. Elle était dure à inspirer le dégoût ; les *r* y abondaient, prononcés en roulement de tambour. Somme toute, elle semblait se ressentir de l'âpreté du climat et de la misère dans laquelle vivent ces tribus.

<sup>1</sup> Chacal.

Mais parmi ces Cafres, quelques-uns avaient vécu sous Massilicatzi, lequel avait apporté la langue zoulouse de son pays, langue par lui imposée aux tribus makatisses ralliées sous sa puissance. Nous pûmes avec ceux-là converser librement; mais ils se montraient rares, parce que beaucoup ne voulaient pas que les blancs sussent que jadis ils avaient fait corps avec le peuple de Massilicatzi, s'imaginant que les boers étaient en droit de les maltraiter pour cette cause.

Comme je circulais dans le mouzi avec l'intention d'étudier et de comparer, je vis une femme agenouillée, tenant devant elle un singulier objet. C'était unealebasse surmontée d'une tête sculptée, ornée de deux yeux faits de graines rouges. Divers colliers de verroterie garnissaient le cou de cette créature imitée, et la femme makatisse l'embellissait encore en la ceignant de cordes et de graisse de mouton. Cette occupation toute sérieuse m'intriguait fort, car jamais je n'avais ouï parler de fétiches adorés par ces peuples, et cet objet m'en paraissait un.

J'appelai un Cafre entendant le zoulou, afin de questionner la femme. « C'est mon enfant que vous voyez, dit-elle; je le soigne bien pour qu'il grandisse. — En avez-vous beaucoup comme celui-là? — Non, celui-ci est le seul. — Pourquoi prendre tant de soin d'une mauvaisealebasse? — Le médecin me l'a ainsi recommandé. — Je gage que vous n'avez jamais eu d'enfant, qu'il vous est impossible d'en avoir. — C'est comme cela, c'est cela

même. — Et vous avez consulté l'inianga; vous avez voulu savoir de lui ce qu'il fallait faire pour avoir un enfant; vous lui en avez demandé un, et l'inianga vous a fabriqué celui-là. Singulier enfant tout de même. Voyons que je le caresse; est-il lourd? » Je le soulevai : il pesait 25 livres; laalebasse était remplie de minerai de fer.

La femme le reprit, le plaça sur son dos, soutenu comme les autres enfants par un tablier partant de la taille, relevé et noué au cou, et s'en alla chargée du poids d'un enfant bien portant. « Va, aura songé l'inianga, va, femme, quand tu sauras quelle charge c'est qu'un enfant, tu ne m'obséderas plus pour trouver le moyen d'en avoir; alors tu ne seras plus si malheureuse de ta stérile condition. » Ainsi avait probablement pensé le médecin consulté, et je trouve qu'un tel expédient n'est nullement dépourvu de bon sens. C'est la seule femme stérile que j'aie rencontrée durant le cours de mes voyages dans cette partie de l'Afrique.

Vaal-Rivier est belle et grande, très-abondante en eau, et quoiqu'elle n'ait pas un aspect des plus imposants à Li-nequey-Drift, où elle est resserrée, où elle est jeune encore, elle ne laisse pas que d'être belle, large, forte, effrayante même au gué inférieur connu sous le nom de *Vaater-Val-Drift* (gué de la chute d'eau). Là surtout où ses eaux profondes dorment dans un lit aux rideaux de saules, Val-Rivier pourrait inspirer des rêves au poète; là certainement elle se montre belle d'entre les plus belles, tant elle

a de dignité dans son cours avant de se précipiter folle, écumante, pour s'unir plus vite à *Groot-Rivier*, où elle n'a plus de nom.

Après quatre jours de repos et de demi-diète pour mes attelages, je quittai ses bords, abandonnant un bœuf exténué, bon serviteur, mais trop faible pour me suivre. Hélas! à peine si j'ose le dire de crainte de n'être point compris ou de rencontrer des incrédules, mon cœur navré se fonda à l'idée de le laisser là, songeant que la même nuit des hyènes immondes lui déchireraient la gorge pour en faire leur proie, et j'eusse donné dix fois sa valeur, non pour ses services à venir, mais pour le sauver, parce qu'à cette époque j'étais déjà devenu pour mes bœufs ce qu'est le boer hollandais : je m'étais attaché à eux comme à d'excellents compagnons remplis de toutes qualités excellentes, et la mort inévitable de l'un d'eux était pour moi comme la perte d'un ami.

Trois journées de route nous séparaient de *Mooi-Rivier*, et j'en mis six avant d'atteindre le nouveau *Dorp de Pot-schepstroom*, dont le nom composé par les boers du lieu l'était singulièrement : *Potgieter-Scheppers-Stroom*, village du ruisseau de Potgieter et de Scheppers.

Il eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, à mes attelages de faire plus d'une demi-scoften par jour ; car non-seulement le froid sévissait et les herbes étaient anéanties, mais encore, pour comble de malheur, eûmes-nous, deux jours avant d'atteindre *Mooi-Rivier*, un stu-

péfiant réveil. La neige, comme un blanc manteau, revêtait partout la plaine, et mes Cafres, toujours nus durant la journée, n'avaient point encore fait connaissance avec elle : leurs membres se raidissaient, incapables de les servir, et plus d'un tomba dans la marche que je jugeais indispensable. Toutefois, grâce aux cordiaux, les suites en furent nulles pour mes jeunes gens ; et quand le soleil vint réchauffer leurs corps, ils se prirent à rire de la chose nouvelle que dans cette partie de l'Afrique l'on appelle du coton.

On nous avait fait pressentir que nous trouverions à Potschepstroom un climat plus chaud et quelques pointes d'herbes : aussi fut-ce avec un plaisir bien vif que mes gens et moi nous distinguâmes ses quelques habitations.

Là vivaient répandues isolément à d'assez grandes distances vingt familles hollandaises. Elles avaient pour terminer les différends un *landroost*, et pour la police un *veld cornet*. Celui-ci se hâta de venir me demander à voir ma permission de libre circulation à travers le territoire des boers, et quoi qu'elle fût parfaitement en règle, il trouva bon de la remettre au conseil, afin qu'elle fût examinée et que j'eusse à expliquer mes raisons de voyage, d'autant plus que je n'étais pas un *Smause*<sup>1</sup>, et que mon but paraissait extraordinaire.

<sup>1</sup> Kaap's Smause, juif du Cap, nom donné à tout marchand qui va trafiquer à quelque distance des villes.

« Il n'est jamais possible, disait cet homme, que vous soyez venu d'aussi loin et que vous vous disposiez à aller beaucoup plus loin encore seulement pour chercher des oiseaux que vous écorchez; quelque raison politique vous amène sans doute parmi nous. Aujourd'hui nous avons à nous tenir sur nos gardes contre les Anglais dont nous connaissons les vilains tours, et vous vous donnez comme Français. Vous aurez à le prouver, comme aussi votre qualité de naturaliste. Mais, voyez-vous, j'ai ordre de ne laisser passer personne sans le contraindre à se présenter devant nos autorités, afin qu'elles décident ce qui doit être. »

Le lendemain était un dimanche; un mariage allait se faire; le landroost siégeait avec ses eymeraads. J'y allai, j'expliquai mes raisons, ayant grand soin de maudire ces damnés d'Anglais, précaution qui rangea les auditeurs de mon côté, et gravement le landroost m'accorda la liberté de traverser le pays partout où je le jugerais bon. A part moi, je songeais qu'en cas de refus j'eusse fait mine d'obtempérer à l'injonction, sauf à chercher ensuite une autre direction qui m'eût ramené à celle que je devais suivre.

Continuant à m'avancer, je découvris bientôt un arbuste qui se plaît dans des terrains sablonneux, et que l'on ne rencontre presque jamais ailleurs que sur des collines. Il se distingue surtout par une production fort estimée des boers. Cet arbuste est le *zuiker-bosch*. Passablement commun à peu de distance du Cap, sa hauteur est ordinaire-

ment de 4 à 5 pieds ; ses feuilles sont assez rudes ; son bois, qui ne sert qu'au chauffage, est revêtu d'une écorce assez épaisse et se contourne invariablement de manière à former un buisson agréable à la vue. Le voyageur peut passer souvent près de lui sans le remarquer ; ceci arrive surtout lorsque ce végétal n'a point encore ses fleurs ; mais quand elles s'offrent supportées perpendiculairement à l'extrémité de chaque branche, qu'elles couronnent de leurs pétales rudes, sèches, blanches et roses, telles que celles de l'artichaut, qu'elles rappellent, la curiosité s'éveille, l'attention se concentre, la comparaison s'établit, et le boer consulté s'empressera d'initier le touriste au mystère qui s'opère durant la nuit au milieu de la couronne des pétales.

J'ai lu, je crois, les relations de tous les voyageurs qui ont visité la colonie du cap de Bonne-Espérance, et, chose étrange, dans aucune je n'ai trouvé la moindre mention concernant cet arbuste vraiment bon, utile et agréable. Mon étonnement a d'autant plus de droit à déborder, que le zuiker-bosch existe près de la ville du Cap, et que dans toute promenade vers Constance, on ne peut manquer de l'y rencontrer, de telle manière qu'il ne saurait avoir échappé aux investigations de tant de savants ; mais aussi, et je me hâte de le dire, c'est au crépuscule du matin seulement qu'il est donné à l'explorateur de constater ce qui le distingue, et si cette observation ne m'eût été communiquée, il est probable que j'eusse toujours ignoré cette particularité. Ce dont je parle, sans être une manne, doit s'en

rapprocher, d'autant plus que les conditions de conservation sont absolument les mêmes.

Voici donc la fleur, dont les pétales serrées forment un calice imperméable. Le soleil n'est point encore sur l'horizon; tout dans l'air est tranquille encore; pas un souffle de brise, tout sommeille, et la terre, en se refroidissant, a permis que les herbes se chargeassent de rosée. Là aussi dans le calice s'agitent, rondes et vives comme des gouttes de vif-argent, celles qu'y a déposées le froid de la nuit. Mais combien elles sont privilégiées, celles-là ! Elues d'entre des millions, toutes vertus douces leur sont dévolues par leur naissance; leur berceau de roi les transforme en souveraines, et quand leurs innombrables congénères, rappelées par le soleil, remonteront aux nues, elles, au contraire, recueillies par des mains soigneuses, iront bientôt se mêler au noir café, en adoucir l'amertume, et porter l'homme à remercier le Créateur de tant de prévoyance. Car l'abeille ne suffisait point à produire le miel. L'abeille porte un sévère et cruel aiguillon; il faut quelque audace pour lui ravir ses trésors, et ici, sans danger ni fatigues, la main d'une femme suffit à courber ces récipients gracieux qui versent le nectar le plus suave, le plus doux, et dont l'origine a tellement de poésie, que je crains d'être taxé de mensonge.

Mais le chercheur de *stroop* a-t-il dû trop longtemps combattre le sommeil, le soleil domine-t-il l'horizon, l'heure favorable est passée, les calices sont à sec, la liqueur s'est



évanouie, quoique son principe reste inhérent au centre de la fleur. Les connaissances des boers n'allant pas jusqu'au point de savoir l'utiliser, celui qui s'est levé trop tard ne peut qu'attendre le lendemain.

On sait que les abeilles vont puiser au fond du calice des fleurs la matière qui leur sert à sécréter le miel. Cette matière, fort abondante dans le *zuiker-bosch*, se dissout au contact de la rosée et communique à celle-ci toutes ses propriétés, de telle sorte que les gouttelettes deviennent analogues à celles d'un sirop léger fort agréable, chargé du parfum de la fleur et susceptible de se condenser par l'ébullition.

Les boers, gens assez exacts quant aux définitions, n'ont jamais hésité à donner à cette liqueur le nom de *zuiker-bosch-stroop*, sirop du buisson à sucre. La quantité que chaque chercheur intelligent peut recueillir avant l'action du soleil est de six à huit bouteilles : aussi, dans quelques localités en fait-on des provisions pour l'hiver ; mais alors il faut le cuire, afin de le condenser.

Le *zuiker-bosch* est répandu dans toute l'Afrique australe, depuis les côtes de l'Ouest jusqu'aux montagnes de *Draakens-Bergen* ou Quathlambène. Le territoire de Natal semble ne pas lui convenir, du moins s'y montre-t-il très-rarement. Je ne l'y vis même que sur un seul point, non loin du lieu dit *Meyer's-Hoek* ; il ne s'accommode pas des terres fortes ; le sol recouvert de sable granitique est celui où il se développe toujours de préférence.

## CHAPITRE XXX.

Mooi-Rivier. — Vermaes. — Son aventure avec une lionne. — Rooye-Poort. — Arrivée à Makali's-bergen, chez Henderick Potgieter. — Passage de Makali's-bergen à travers des défilés. — Makata. — Description de sa hutte. — Sloane, Oury. — Station à Klep-Dassen. — Découverte du champ de bataille où fut défait Barend-Barend, chef des Griquas. — Quelques détails sur les Griquas, vulgairement appelés bastaards.

En avançant toujours, je traversai à plusieurs reprises *Mooi-Rivier*, la jolie rivière. En la remontant vers sa source, je détalai en face de l'habitation de M. Vermaes, malheureusement absent avec sa famille. Une lionne empaillée, placée sur un mur non terminé, voisin de la maison, y était mise comme pour attirer les regards des rares passants. De même que tous les visiteurs, j'étais curieux de connaître son histoire, et voici ce que me conta l'économiste remplaçant le maître.

Dans un intervalle de trois nuits, M. Vermaes avait perdu deux bœufs ; les traces indiquaient une lionne comme auteur du vol. Vexé de se voir ainsi enlever sa propriété et craignant de payer longtemps un semblable tribut, Vermaes prit son fusil d'un huitième de livre et se fit accompagner seulement de son jeune fils, lequel portait poudre et balles. C'était une double leçon qui allait être donnée : celle qu'allait tout d'abord recevoir la lionne et

celle ensuite dont devait profiter l'enfant pour lui servir quand il serait homme.

Après une heure employée à suivre les traces du redoutable quadrupède, Vermaes fut conduit vers une touffe de roseaux où, avec raison, il supposait qu'elle devait être. En effet, la lionne n'y tint pas et sortit en se découvrant admirablement bien. Vermaes, que 60 pas séparaient d'elle, la tire et la blesse; il attendait encore le résultat de son coup, quand il est par elle renversé sur le dos. Le terrible animal, grognant alors de satisfaction anticipée, ouvre une gueule effrayante, munie de superbes crochets longs et parfaitement blancs; puis il embrasse toute la largeur de la poitrine de l'homme, où il trace des quatre canines quatre sillons sanglants qui effleurent les côtes.

Le petit bonhomme s'était enfui à 100 pas de là; il pouvait voir son père sur la terre et sous la lionne, et tremblait en attendant l'épouvantable résultat, qui ne paraissait nullement douteux. Mais, soit erreur, soit générosité, soit que la lionne voulût simplement rendre à son agresseur blessures pour blessures, la voici qui part, lentement, gravement, regardant fréquemment derrière elle. Vermaes était toujours à terre; sa poitrine oppressée pouvait au moins se dilater plus librement; mais il ne bougeait pas plus qu'un mort: la lionne était encore si proche! Quelques minutes s'écoulaient; elle a regagné son gîte. Alors le paysan se relève, ramasse son fusil, dont le bois porte la marque des dents de l'animal, puis il rejoint son jeune

fil, recharge son arme et reprend la ligne qui doit le conduire à la touffe de roseaux.

« C'est elle ou moi, mon enfant, disait Vermaes à son bambin; l'un de nous doit rester mort avant une heure dans ce cercle de 200 pas. — Oui père; mais que c'est vexant! Si j'avais eu un fusil, au moins moi, je pouvais la tuer, cette méchante bête, quand elle te serrait dans ses griffes. Et dire qu'il me fallait regarder sans bouger! Je veux un fusil, père, entends-tu! — Oui, fils, à la prochaine fois. »

Ils marchaient tous deux à la file, le fils suivant le père, n'échangeant plus un mot, parce que la distance diminuait sensiblement, et bientôt le père entra d'une façon hardie dans les roseaux où la lionne devait être couchée. « Reste ici, mon fils; » et il continua seul. L'oreille tendue, l'œil ouvert, Vermaes fut guidé par le froissement d'un roseau; l'instant d'après il était à 10 pas en face de la lionne qui léchait ses plaies. Mais elle n'eut pas le temps de se reconnaître; le coup partit, l'atteignit au poitrail. Elle roula morte, et toute morte qu'elle était, quoi qu'il ne pût conserver aucun doute à cet égard, Vermaes, ivre de colère, la bourrait encore à coups de crosse.

Plus tard, à mon retour, j'eus occasion de connaître M. Vermaes lui-même, qui me confirma ces détails, appuyant ses dires par l'exhibition de son fusil morcelé, par l'inspection de la lionne, et en découvrant sa poitrine aux longs stigmates indélébiles. C'était un digne homme, yif,

mais tenace, qui se vantait de descendre d'une famille française.

Dans les circonstances où il était alors, il avait voué toute sa haine aux lions et aux Anglais, parce que les uns et les autres avaient vécu ou vivaient encore à ses dépens. Il était de taille ordinaire, mais d'une grande force, œil et cheveux noirs prouvant son origine, que personne du reste n'eût pu lui contester. C'était un homme entreprenant et industriel; un moulin à eau avait été construit par lui sur une échelle assez passable : aussi lui dus-je un sac de farine, chose assez rare alors, et qui me fit bien plaisir.

Je quittai l'habitation Vermaes, non loin de laquelle je dus traverser encore plusieurs fois Mooi-Rivier, qui est la seule dans ces parages offrant une certaine analogie avec les rivières du nord de la France. Ses eaux sont pures, limpides, froides, et proportionnellement à sa largeur, elles sont très-profondes; ses bords sont presque partout chargés de roseaux aux pointes trémoussantes, agités qu'ils sont à la surface de l'eau par l'action du courant. Les canards abondent dans les flaques de débordement; le cresson de fontaine couvre ses deux principales sources, et nous fut d'une grande utilité, à nous surtout qui manquions constamment de végétaux frais.

En deux jours nous eûmes dépassé ses sources, et lentement nous nous acheminions vers Makalis-Berg. Bientôt nous traversâmes *Rooye-Poort*, les portes rouges, passage naturel ainsi dénommé à cause de la couleur rouge des

parois rocheuses taillées à pic, que le voyageur laisse à droite et à gauche. Le lendemain, nous dételiions proche d'un lac rond, de 2 kilomètres de circonférence, n'excédant nulle part la profondeur de 2 à 3 pieds, et sans nous en douter nous étions près de Makali's-Berg, que nous découvrièmes en faisant route le jour suivant. Dès le même soir nous foulions son flanc occidental, à peu de distance de l'habitation du veld commandant Henderick Potgieter, l'homme le plus considéré de la contrée, le *roi des Cafres*, comme l'appelaient par dérision ceux des boers qui ne l'aimaient pas.

Là, pour la première fois depuis Port-Natal, le pays s'étendait boisé sur les revers, et semblait nous promettre des espèces d'animaux variées et abondantes. Les premiers oiseaux que j'y vis étaient de ces touracos gris huppés, *Coliphymus concolor*, que les boers nomment improprement cacatoès; des pies-grièches noires et blanches, à très-longue queue<sup>1</sup>, surnommées *exter*, et des *Crateropus jardinei*. En fait d'animaux, les couaggas seuls s'y montraient; mais à vrai dire, c'était à cause du voisinage de l'homme qu'il n'y en avait pas d'autres; car trois ans auparavant, les buffles et les rhinocéros n'y cédaient point le passage à qui parcourait le versant occidental de ces montagnes.

Décidément, j'étais sur les terres du veld commandant Potgieter, sur sa place même, nommée *Klein-Buffel-Hoek*:

<sup>1</sup> *Lanius melanoleucus*, la même que j'avais trouvée pour la première fois sur les bords de l'Om-Kouzi, au pays des Amazoulous.

En raison de la proximité, déjà je ne pouvais m'exempter d'une visite; bien plus, j'y étais tenu, afin de remettre en personne les lettres de recommandation de Prétorius, commandant général des boers à Pieters-Mauritz-Burg.

Je rencontrai bientôt la résidence d'Henderick Potgieter et de sa famille; c'était une réunion de maisons servant à divers usages, parmi lesquelles se distinguait une habitation blanche, quadrangulaire et longue, surmontée d'un toit en chaume comme toutes celles qui sont construites dans ces parages. Plus loin se groupaient des huttes destinées aux Cafres, serviteurs du noble et puissant seigneur de ces domaines; tout près se voyaient divers grands parcs à bœufs entourés de haies d'épines, et partout le sol était jonché d'os blanchis et de débris infects que se disputait tout un peuple de chiens grands et petits.

Dès que j'eus franchi le seuil, j'ôtai de l'air le plus humble mon large chapeau de paille, distinction de toilette de ce jour-là, puis je saluai celle que je croyais être M<sup>me</sup> Potgieter, puis son mari, puis ses frères, puis ses fils, neveux, cousins, etc., donnant, suivant l'usage, une poignée de main à chacun d'eux; il y en eut pour cinq minutes. Cette formalité remplie, je fus invité à m'asseoir sur un mince et sec escabeau par le bref commandement de *zitten*, toujours adressé sans qualification de *myn-heer*.

Après un instant passablement long de repos, où chacun semble se recueillir avant d'adresser les questions d'usage, le silence se rompit enfin. « D'où venez-vous? Quel citoyen

êtes-vous? Où est votre chariot? Pourquoi n'avez-vous pas detelé plus près de l'habitation? Avez-vous des marchandises de troc? Quel est votre but? Quelles sont les nouvelles de Port-Natal, Pieters-Mauritz-Burg et autres lieux? Quand est-ce que partent les Anglais? etc., etc. » Il fallut d'abord satisfaire à toutes ces demandes avant de parler des lettres de Prétorius.

Enfin j'eus le loisir de les exhiber et de les remettre. Henderick Potgieter les prit, les tourna et fit mine de les lire. « Oui, oui, dit-il, je sais, Prétorius vous recommande; mais moi, Henderick Potgieter, grand commandant de cette partie occidentale de Draakensberg, je n'ai plus rien de commun avec lui. Prétorius a trahi notre société : il nous a vendu aux Anglais; vous comprenez le cas que nous devons en faire. Aussi sa protection vous est-elle de toute inutilité. Cependant, si vous êtes un naturaliste, comme vous le dites, nous verrons. » Potgieter se tut. Il n'avait pas trop mal joué son rôle, pour un homme qui, ne sachant pas lire, tenait à paraître le savoir, surtout aux yeux d'Européens qui veulent voir au moins cette condition remplie par des hommes gouvernant les autres.

Je n'étais toutefois pas trop rassuré quant au futur prononcé de cet homme, des caprices duquel je dépendais complètement; mais bientôt ensuite on parla chasse; je contai les miennes, mon long séjour et mes succès chez les Amazoulous; de là je passai à la guerre de Natal; je si-



gnalai mes pertes; je jurai contre les Anglais, assurant la compagnie que rien au monde ne me plairait davantage qu'une bonne guerre entre la France et l'Angleterre. Il ne fallait qu'un tel discours; mais il était indispensable. J'étais Français, on me crut, et dès-lors on m'indiqua les meilleurs endroits où je pourrais sous peu commencer mes recherches et mes chasses.

Le jour suivant, Henderick Potgieter se rendait à sa seconde habitation, située à une lieue plus loin sur ma route. Je profitai de son départ pour ne pas rester en place, et malgré le conseil qu'il m'avait donné, en manière d'ordre, de ne pas dépasser Makalisberg, mais de faire route vers l'ouest-nord-ouest, dès le même soir j'avais mis derrière moi ces montagnes, que l'on traverse par des endroits brisés, méritant à juste titre le nom de *Poort*, épargnant ainsi aux voyageurs les difficultés de la montée et de la descente. Nous effectuâmes ce passage, recevant à chaque pas des parcelles d'herbes brûlées dans les yeux. parce que, dès le matin, le fils de Potgieter était allé chasser dans la chaîne, et qu'il avait trouvé bon, pour renouveler les pâturages, d'incendier les sommités et les flancs. Partout s'élevaient des tourbillons de fumée; la flamme opérant ses ravages et laissait voir après elle les versants noircis, devenus en quelques minutes du plus sinistre aspect.

J'allai passer la nuit près du mouzi d'un chef makatisse, du nom de Makata, auquel on accordait quelqu'im-

portance ; mais il était absent : aussi ne pus-je me mettre en communication qu'avec ses femmes et ses principaux. Je rencontrai dans son mouzi une autre disposition générale, comme encore un autre style de construction pour chaque hutte. Elles étaient de forme circulaire, mais non plus hémisphériques, surmontées d'un toit conique débordant le corps de la hutte par un prolongement de pavillon porté sur des colonnes de bois ; leur aspect était analogue à celui de nos ruches. Celles des hommes de distinction atteignaient ainsi 18, 20 et 22 pieds de hauteur. Le sol du pourtour, abrité contre la pluie, était fait d'une terre battue bien dure, et entretenu poli au moyen de bouze de vache délayée.

La porte d'entrée, plus petite encore que celle des huttes zoulouses, n'excédait pas la largeur du bouclier rond des Makatisses. Elle était soigneusement faite en bois dur ; c'était une planche épaisse, travaillée à la hache et glissant dans une profonde coulisse, de laquelle elle ne pouvait être extraite par l'assaillant. L'intérieur était partout cimenté comme un four, et sa hauteur ne répondait aucunement à la hauteur extérieure de l'édifice, le toit superposé et la paille formant la première base du toit y entrant d'ordinaire pour 12 ou 14 pieds d'épaisseur. Les murs étaient comme peints ; divers dessins s'y voyaient tracés avec de l'ocre délayée et divers autres éléments, comme une terre blanche et une bleuâtre. C'étaient des girafes, des rhinocéros, des éléphants, dont la

mauvaise représentation rappelait exactement les figures hiéroglyphiques tracées sur les monuments égyptiens.

Le sol de cette salle était noir et dur, semblable à du marbre poli. Comme elle servait de chambre à coucher au chef Makata, très-peu d'objets y étaient déposés ; c'étaient des armes, des nattes, des manteaux de fourrures, le tout roulé appendu aux murailles. Une grande propreté y régnait, ce qui excita d'autant plus mon admiration que ces peuples sont très-sales. Lorsque j'en fus sorti, la porte fut poussée, et, durant plus d'une minute, l'intérieur retentit comme une cloche vibrante.

Rien ne m'étant offert, vu l'absence du maître, je songai à solliciter, et j'obtins pour moi et les miens quelque peu de lait et de bière. Mais quand j'eus découvert que les citrouilles avaient été cueillies cette année-là en grand nombre, je proposai des échanges. A cet effet j'avais des couteaux destinés à la traite et saisis à bord d'un négrier portugais, lesquels s'étaient vendus 22 centimes et demi à Natal, bien qu'en coûtant à peine 5 en Europe. Je proposai un couteau de ce genre par chaque paire de belles citrouilles que l'on m'apporterait ; je réussis, et avant qu'une demi-heure se fût écoulée, mes bœufs se groupaient autour d'un repas de cent *pampoenes*, coupées par quartiers.

Après eux vinrent les Makatisses, étonnés de ce que je prétendais donner à des bêtes la nourriture destinée à des hommes, système à eux inconnu, réprouvé par eux tout

de prime-abord, et qui me valut plus d'une objection de leur part.

Bientôt allait venir le moment où, considérant un tel usage comme un affront pour eux, ces Cafres m'eussent interdit d'en user à ma guise ; mais je leur fis comprendre que chacun disposait à son gré de ce qu'il avait acquis et payé, qu'eux-mêmes n'avaient qu'à se retirer, parce que je voulais dormir. Quelques récalcitrants furent chassés par le bruit du long fouet menaçant. Nos bœufs purent continuer librement leur manger ; nous soupâmes ensuite et nous nous endormîmes, heureux de songer que nous nous trouvions enfin dans le vrai pays de chasse.

Au lever du jour j'étais sur pied, afin de contempler la vaste plaine, çà et là boisée, qui s'étendait au loin, s'ouvrant du nord à l'est-sud-est. C'était vers l'est-nord-est que je comptais faire route ; mais il fallait, suivant le dire des Cafres de l'endroit, s'avancer d'abord vers le nord, jusqu'à la rencontre de la rivière *Slodne*, parce que, dans l'autre direction, l'eau était trop rare. Je suivis ce conseil ; mais je reconnus ensuite que les Makatisses ne l'avaient donné qu'afin que je servisse malgré moi leurs intérêts, et tout dès le principe, c'était à regret que j'avais consenti à ne pas cheminer directement vers deux ou trois montagnes isolées apparaissant comme des mamelons et distantes d'une dizaine de lieues.

Nous nous éloignâmes donc, précédés de quelques Cafres de Makata, lesquels se disaient nous servir de guides.

Les misérables! ne traversaient-ils pas de profonds ravins aux côtés perpendiculaires, assurant que les chariots les passeraient de même; et m'arrivait-il de leur démontrer l'impossibilité de le faire sans tout briser lors de la descente, quitte à rester au fond sans pouvoir remonter, ils juraient effrontément par *Marimo*, mauvais esprit qu'ils redoutent, que les Potgieter chassant ne se dérangeraient pas pour de semblables obstacles.

Tout d'abord je ne fus qu'étonné de leur singulière manière de parler, qui tenait fort de la vanterie. Je ne me l'expliquais pas. Bientôt je leur trouvai de l'insolence; ensuite je reconnus qu'ils accumulaient mensonges sur mensonges, me faisant commettre des fautes qui devaient leur profiter. J'en essayai quelques-uns. Je les trouvai bavards au coin du feu, poltrons à l'approche du moindre danger. Alors je sus à quelles tristes peuplades j'avais affaire, et, quoiqu'il n'existât pas d'engagements, comme je voulais des services pour ceux que je leur rendais, lorsqu'il y avait mauvaise volonté témoignée, lorsque je ne conservais aucun doute, les taloches tombaient sur eux comme sur des esclaves. Ceux qui s'étaient engraisés du produit de mes chasses désertaient la même nuit; ceux, au contraire, qui ne faisaient qu'arriver, maigres et débiles, restaient avec moi jusqu'à ce qu'ils fussent suffisamment repus. C'est de ceux-là que j'avais d'ordinaire le plus de soumission. La raison en est bonne : ils avaient faim, et chez moi la viande était à discrétion. Ils pouvaient passer

la nuit entière à tailler, rôtir et mordre, avec l'espérance de mener cette délicieuse vie aussi longtemps que d'autres besoins se feraient sentir. Alors il leur était loisible de me quitter chargés de provisions, afin d'aller retrouver leurs femmes, restées au mouzi.

Quoi qu'il en soit, un ravin contenant de l'eau me permit de dételer sans qu'il fût nécessaire, comme l'avaient dit ces Cafres, d'aller jusqu'à Sloâne, ce qui épargna une rude corvée à mes bœufs. La journée n'était pas encore très-avancée, et nous pûmes tout à l'aise chasser les diverses espèces d'antilopes qui circulaient sur tous les points. Nous n'eûmes, il est vrai, que des *spring-booken*; mais l'espoir nous restait pour les jours suivants, quand les mimosas se présenteraient en masses plus compactes. En effet, le lendemain, les bords de Sloâne nous offrirent une série continue d'arbres divers, variant en hauteur. Des traces de rhinocéros s'y rencontraient, fraîches encore, sur plusieurs lieux, et çà et là se croisaient l'*Acronotus lunata* et la *Gazella melampus*. Il n'était pas difficile d'y obtenir de ces animaux; mais, à dire vrai, nos premières tentatives ne furent pas couronnées de succès. Mes chasseurs revinrent les mains vides ce jour-là; moi-même, que mon amour pour les beaux oiseaux avait entraîné bien loin à la suite d'un *Malaconotus australis Smithii*, je ne fus pas plus heureux.

Nous poursuivîmes le jour suivant notre direction en longeant Sloâne, dont le cours s'arrondissait vers l'est et

l'est-sud-est. Durant la marche, je tuai assez d'oiseaux intéressants et deux gazelles. J'eus encore l'avantage de culotter une hyène trop lente à déguerpir. Le soir, j'ajoutai un couagga à ma chasse pour qu'il servît spécialement à la cuisine de nos Cafres makatisses, avec lesquels ne mangeaient pas mes Cafres de Natal, réduits simplement à quatre par la désertion de deux d'entre eux vers *Kaastel-Poort*.

Mais Henning avait eu plus de chance : il avait tué un *Rhinoceros africanus bicornis*, dont la chair, de beaucoup inférieure à celle du *Rhinoceros simus*, nous plut assez par sa graisse. Il avait en outre découvert un nid d'autruche contenant dix-huit œufs, dont trois Cafres arrivaient chargés en même temps que lui. Nous nagions dans l'abondance : grillades de toute espèce, omelettes, œufs brouillés, gâteaux délicieux, faits de notre farine de Mooi-Rivier, mêlés d'œufs d'autruche et passés à la poêle dans la graisse de notre rhinocéros. Il n'est pas de rois qui aient soupé comme nous ce jour-là. Chacun prêtait surtout à ces mets divers un appétit dévorant, un véritable appétit cafre, d'autant plus que nous avons été privés longtemps de semblables bonnes choses, et que le froid sévissait toujours à peu près avec la même intensité.

Nous passâmes ensuite Sloâne, et deux jours après nous prîmes position près d'une montagne isolée, de forme conique, de 250 pieds d'élévation, précisément la première que nous avons vue de chez Makata, tout en débouchant

de Makali's-Berg. A quelques centaines de pas du lieu choisi pour campement, la Sloâne opérait sa jonction à angle droit avec une petite rivière comme elle, nommée par les boers *Elands-Rivier*. Celle qui est formée de leur réunion prend chez les Cafres le nom d'*Oury*, qu'elle conserve jusqu'à son confluent avec Morikoey, où elle le change contre celui de *Limpopo*. Cette même rivière, après avoir coulé assez longtemps au nord-nord-ouest, incline vers le nord, puis se courbe sur l'est, pour descendre ensuite du nord au sud dans la baie Delagoa. Il paraît que c'est la même à laquelle les Portugais avaient imposé le nom de *Lorenzo-Marquez*. A une certaine distance de son embouchure, et sur la majeure partie des cartes anglaises, on la voit se déverser à la mer sous celui de rivière de *Manice*.

La montagne rocheuse fut inspectée; car d'abord elle se composait de pierres souvent énormes, laissant entre elles des cavités propres à abriter des panthères, d'autant que ces asiles recélaient quantité de damans, *klip-dassen*, nourriture faite pour ces carnassiers, ce qui lui valut aussitôt de notre part le surnom de *Dassen-Kop*. Des arbres de tambooty et passablement de mimeuses croissaient dans les fissures. Quelques oiseaux les fréquentaient, et souvent des *Melampus* et des *Kobus ellipsiprymnus* s'échappaient surpris de quelque taillis qui les couvrait. Il y avait en abondance des francolins, *Nudi collis Swainsonii*, et aux abords des troupes de pintades qui préféraient se soustraire à nos regards plutôt par la course que par le



vol. Nous n'avions qu'à profiter de tous ces avantages, en prenant garde aux serpents assez nombreux et d'espèces très-venimeuses que nous y rencontrions vingt fois le jour.

Le lieu était si propice et mes bœufs si exténués que je jugeai bon et utile d'y passer quatorze journées bien remplies du reste, puisqu'elles me procurèrent dix-huit peaux préparées d'espèces d'antilopes grandes et moyennes.

Dans les excursions que nous faisons aux abords de chez nous pour obtenir des individus choisis de l'espèce *Catoblepas-gorgon* ou *taurina*, nous découvrîmes un large espace couvert de débris d'ossements où se reconnaissent des crânes appartenant au genre cheval. Notre première pensée fut que ce lieu avait jadis été traversé de haies pour prendre des troupes entières d'animaux sauvages, dont ces os blanchis et brisés devaient provenir. Les crânes devenaient alors pour nous des têtes de couaggas, *Equus Burchellii*; mais il n'y en avait pas d'autres, et pour cette cause nous supposions n'être pas dans le vrai. Quelques jours ensuite il fut question de crânes humains. Henning y alla pour s'instruire et en rapporta un canon de fusil de fabrique anglaise. Nous prîmes des informations, et des Cafres nous dirent que c'était là où Barend-Barend, à la tête de 4,400 Griquas, montés d'environ 2,000 chevaux, avait eu sa troupe complètement cernée la nuit et massacrée au lever du jour par les forces de Massilicatzi.

Ces Griquas sont des Hottentots de sang mêlé, sortis de

la colonie du Cap, où ils habitaient jadis le canton de *Tulbach*. L'oppression que faisaient peser sur eux les blancs avait déterminé leur migration ; ils avaient alors fait choix de ces terrains où l'on voit aujourd'hui s'élever Théopolis et Philipolis. Et comme les lois en vigueur dans la colonie ne s'étendaient pas jusqu'à eux, ils virent leur noyau se grossir d'un grand nombre de déserteurs, lesquels prirent des femmes chez les Coranas, ce qui fait que beaucoup d'individus de cette tribu tiennent autant aujourd'hui des Cafres que des Hottentots et des blancs. Les missionnaires travaillèrent chez les Griquas, de nature fort insouciantes ; ils y firent peu ou pas de progrès, quoiqu'en les baptisant tous. Mais quand vint le tristement célèbre docteur Philip, le général des missionnaires de l'Afrique australe, il fit à ces populations de telles promesses qu'elles acceptèrent le protectorat du gouvernement anglais. Le docteur Philip eut assurément chez eux des succès, je ne saurais dire lesquels, mais il n'est pas douteux que chez les Griquas le révérend docteur ne vienne en première ligne après Dieu, exemple : Théopolis, Philipolis. Voilà qui n'est pas trop mal renouvelé de l'islamisme, Dieu et son prophète.

Du reste, par leur position et leurs besoins, les Griquas étaient parfaitement dépendants de la colonie du Cap. S'habillant à l'européenne et connaissant l'usage du sucre, du café, du thé, maniant constamment des armes à feu, leur intérêt les portait à conserver toujours de bonnes re-